



Nicole Hatem

# Surabondance

## Récit



**O**rizons  
2012



## Dans la même collection

- Farid Adafer, *Jugement dernier*, 2008  
Marcel Baraffe, *Brume de sang*, 2009  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Et Cætera*, 2009  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Amarré à un corps-mort*, 2010  
Michèle Bayar, *Ali Amour*, 2011  
Jacques-Emmanuel Bernard, *Sous le soleil de Jérusalem*,  
2010  
François G. Bussac, *Les garçons sensibles*, 2010  
François G. Bussac, *Nouvelles de la rue Linné*, 2010  
Patrick Cardon, *Le Grand Écart*, 2010  
Bertrand du Chambon, *Loin de Vārānasī*, 2008  
Bertrand du Chambon, *La lionne*, 2011  
Daniel Cohen, *Eaux dérobées*, 2010  
Monique Lise Cohen, *Le parchemin du désir*, 2009  
Éric Colombo, *La métamorphose de Ailes*, 2011  
Patrick Corneau, *Îles sans océan*, 2010  
Maurice Couturier, *Ziama*, 2009  
Odette David, *Le Maître-Mot*, 2008  
Jacqueline De Clercq, *Le Dit d'Ariane*, 2008  
Charles Dobzynski, *le bal de baleines et autres fictions*,  
2011  
Serge Dufoulon, *Les Jours de papier*, 2011  
Toufic El-Khoury, *Beyrouth pantomime*, 2008  
Maurice Elia, *Dernier tango à Beyrouth*, 2008  
Raymond Espinose, *Libertad*, 2010  
Raymond Espinose, *Pauline ou La courbe du ciel*, 2011  
Jean Gillibert, *À demi-barbares*, 2011  
Jean Gillibert, *Exils*, 2011  
Jean Gillibert, *Nunuche, suivi de Les Pompes néantes*,  
2011  
Gérard Glatt, *L'Impasse Héloïse*, 2009  
Günter Grass, Prix Nobel, *La Ballerine*, 2011

Charles Guerrin, *La cérémonie des aveux*, 2009  
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée*, Journal, édition  
intégrale. (4 volumes parus sur 6) ; *L'Éternité pliée*,  
tome I ; *La Rivière entre les doigts*, tome II ; *Graine  
de lumière*, tome III ; *Dialectique de l'instant*, tome  
IV, 2011  
François Labbé, *Le Cahier rouge*, 2011  
Didier Mansuy, *Cas de figures*, 2011  
Gérard Mansuy, *Le Merveilleux*, 2009  
Kristina Manusardi, *Au tout début*, 2011  
Lucette Mouline, *Faux et usage de faux*, 2009  
Lucette Mouline, *Du côté de l'ennemi*, 2010  
Lucette Mouline, *Filages*, 2011  
Anne Mounic, *(X)de nom et prénom inconnu*, 2011  
Laurent Peireire, *Scènes privées*, 2011  
Robert Poudérou, *La Sanseverina*, 2011  
Gianfranco Stroppini, *Le serpent de mord la queue*, 2011  
Ilse Tielsch, *Plage étrangère*, 2011  
Béatrix Ulysse, *L'écho du corail perdu*, 2009  
Antoine de Vial, *Debout près de la mer*, 2009

Nos autres collections : Profils d'un classique,  
Cardinales, Domaine littéraire se corrèlent au substrat  
littéraire. Les autres, Philosophie – La main d'Athéna,  
Homosexualités et même Témoins, ne peuvent pas y  
être étrangères. Voir notre site (décliné en page 2 de  
cet ouvrage).





## Prologue

Elle dormait depuis une heure. Ses traits s'étaient un peu apaisés. Le médecin n'était pas sûr qu'elle passerait la nuit. Il faudra laisser les parents dans la chambre au-delà de l'heure réglementaire, pensa Zoé, l'infirmière-chef. Même quand on a quinze ans de métier derrière soi, on ne s'habitue pas à la souffrance des familles. Toujours la même incrédulité, le même désarroi, la même détresse. Heureusement, qu'on a sa propre famille et qu'elle ne va pas trop mal ! Ce bouquet de roses rouges sur le rebord de la fenêtre est de trop. Je demanderai qu'on l'enlève.

Zoé perçut un soupir puis un murmure et elle supposa qu'on l'appelait. Elle s'approcha du lit, se pencha et vit la malade qui la fixait intensément. Elles se connaissaient. Le séjour d'Elizabeth à l'hôpital, dans ce service, avait été long. Elle était condamnée. Elle le savait et avait la délicatesse de ne pas harceler le personnel de ses questions et de ses appels. Entre deux âges, elle ne suscitait ni la pitié ni l'agacement comme les malades trop jeunes ou trop vieux. Elle paraissait résignée et faisait tout ce qu'exigeait son traitement avec une sorte de détachement. Cela vous dispensait vous-même d'un zèle exagéré. Mais pourquoi ce regard ?

se demanda Zoé qui s'adressa à la malade d'une voix douce : « Je vais appeler votre mari et votre mère. Ils sont au salon. Vous désirez de l'eau ? S'il vous est trop difficile de boire, humectez au moins vos lèvres ! Quoi ? C'est ce gros paquet sur la table qu'il vous faut près de votre oreiller ? Bien ! Le voilà ! Vous voulez que je l'ouvre ? Non ? Reposez-vous, maintenant ! » Mais la malade s'agitait dangereusement pour les tubes enfoncés dans son bras et son ventre. Elle poussait le paquet vers Zoé qui, pour empêcher sa chute à terre, s'en saisit prestement. L'infirmière crut deviner comme un sourire sur les lèvres d'Elizabeth et quand elle serra le paquet contre sa poitrine, un éclair étonnamment vif, sembla traverser le regard de la malade. Elle l'entendit alors répéter en haletant : « À vous ! À vous ! » Sans doute une fantaisie de mourante, décréta Zoé qui se souvint alors des caprices alimentaires de certains malades : des asperges, pour ce monsieur qui passait pourtant pour être un grand ascète, de la frangipane pour cet autre qui s'alimentait d'ordinaire à peine plus qu'un oiseau ! Et, par crainte d'être retenue par des réclamations aussi extravagantes, Zoé se dépêcha de quitter cette chambre où commençait à souffler le vent des grands désordres et des grands départs.



## Extraits des Carnets d'Elizabeth

Tout fut donné : l'événement, les mots pour le dire et la force pour l'écrire — sauf la composition. Il m'a fallu donc donner une forme à ce qui se présentait comme un flot apportant de l'ancien et du nouveau. Découper dans le flot comme dans une chair vivante, parce que le flot frémissait. Ordonner, sachant que la vérité était dans ce désordre qui ne me dérangeait pas. Je pouvais aller d'un texte à l'autre, d'un monde à l'autre, comme si je passais d'un mot à l'autre dans une même phrase. Ce n'était pas que le sens était le même, mais la voix, elle, ne changeait pas dans la variation de ses registres et de ses tons. Je crois que tout était de la même eau.

Lundi 4 juillet 2003

Première relation de l'événement

Même quand cela va mal, je dis toujours que cela va bien. On ne peut pas être indéfiniment insensible à tant de bonne volonté ! S'il est vrai que nos cris finiront par « briser les terribles décrets prononcés contre l'homme », combien plus quand il n'y a pas de cris, même pas un murmure ! Mais là, il n'y avait ni décret

ni bonne volonté. Il y avait simplement que j'allais bien. C'est donc dans cette espèce de bien-être, au sens le plus courant du terme, que j'ai commencé à m'étonner de tout ce qui venait dans mes pensées. Non pas des choses étranges ou inconnues, mais des choses très anciennes ou très actuelles, étrangères les unes aux autres qui affluaient dans une abondance qui m'empêchait de vraiment les considérer, les organiser, les hiérarchiser, les refouler. Ces choses, images, paroles, idées s'agençaient toutes seules, se correspondaient, et faisaient surgir de leur accord, une vérité absolument nouvelle, lumineuse. Non, ce n'était pas la vérité que cherche la philosophie ou la science et qui peut être partagée par tous, mais de petites vérités, des vérités relatives, des vérités qui n'avaient d'intérêt que pour moi, mais, pour moi, elles avaient une importance vitale. Non que sans elles je n'aurais pu vivre, puisque je l'avais fait jusque-là, mais parce qu'en demeurant cachées, elles assombrissaient mon ciel intérieur. J'avoue ne même pas me souvenir de ces vérités vitales (!) comme si leur seule fonction avait été de faire disparaître l'énigme et son angoisse. Elles effaçaient sans remplacer. Elles dégageaient le ciel de ses nuages. Alors tout s'est mis à ressortir d'une manière extraordinaire : les paroles que j'entendais, les paysages que je voyais, les êtres que je rencontrais. Et j'allais dans ce qu'il y a de plus naturel à l'homme, son monde (celui de ses pensées, de ses images, de ses semblables), comme dans un monde nouveau que je découvrais. Bien sûr que j'exagère un peu, pour rendre l'extrême étonnement qui était le mien — étonnement qui, d'abord, s'étonnait de lui-même. Car est-il possible de s'émerveiller du plus familier ? Oui, me répondra-t-on, dans l'art, dans l'amour, parce qu'il



est éclairé autrement (c'est la lumière de Vermeer sur la vaisselle d'une cuisine, ...) Alors, c'était bien cela. Mais, moi, je ne le savais pas encore.

Il n'y a pas deux amours ni de cœur partagé (car ce serait un cœur malade qui ne saurait aimer). Il y a... l'amour et c'est tout. Nous en prenons acte comme de notre naissance.

### Prière

À partir de Lc 13, 6-9.

Seigneur, Toi qui, comme le propriétaire du figuier stérile planté dans une vigne, acceptes d'accorder à l'arbre un délai de grâce avant de le couper, sois aussi le jardinier qui creuse tout autour de lui et met du fumier pour qu'il porte du fruit. Ainsi, Ta grâce sera à la fois généreuse et efficace et les figues aussi savoureuses que les grappes de raisins. Ainsi dira-t-on qu'on reconnaît le jardinier à tous les arbres de son verger.

Douce volonté. Les mots jurent-ils ensemble ? Est-ce une main de fer dans un gant de velours ou plutôt une volonté qui s'adoucit ? Non, simplement une main tendue.

Je me souviens encore de cette main d'infirmière qui tenait la mienne alors qu'on introduisait un fil auquel était attaché un sorte d'hameçon pour une exploration dans mon corps et alors que j'étais plongée, les yeux clos, dans la nuit de l'angoisse (que rapporterait-on de cette pêche maudite ?). Cette main avait une douceur incomparable, parce qu'elle avait une gratuité inattendue dans ce monde du soin si professionnalisé qu'il en devenait mécanique et si mercantile (on avait falsifié la facture d'hospitalisation pour le remboursement par les

assurances) qu'on vous interrogeait sur vos ressources financières avant de s'intéresser à vos insuffisances physiques. L'angoisse était incommensurable et la douceur aussi. L'angoisse a disparu avec le résultat de l'investigation, mais la douceur est restée comme une réalité inaltérable pour moi. J'ai bien sûr voulu remercier la main qui s'était tendue, avait pressé la mienne lorsque l'aiguille s'enfonçait profondément ou que le médecin avait de la peine à retrouver l'endroit indiqué sur la radio et qu'il fouaillait dans ma chair ; la main cherchait à me faire sentir qu'elle partageait ma souffrance, ignorant que, pour moi, la franche douleur localisée est la bienvenue quand l'angoisse informe me submerge ; mais la main me disait toute la bonne volonté humaine qui tente de secourir sans trop savoir comment, dans la nuit et le chaos de la souffrance d'autrui. Plus tard, j'ai voulu tendre moi aussi ma main pour serrer la main de la bonté humaine, pour lui dire ma reconnaissance (lui dire que je l'avais reconnue pour ce qu'elle était, bonté, et, pour cela, exprimer ma gratitude), afin de ne pas laisser l'instant de la nuit mourir à la lumière du jour. J'ai voulu : j'ai rédigé mon mot de remerciement, à la manière du monde sèche et conventionnelle — parce que tout est dans le geste n'est-ce pas ? ; et le mot a sombré dans la nuit intérieure d'un de mes sacs... Grâce au mot douceur, je tente, ce matin, de réparer ma paresse de cœur, en ravivant cette lumière, en y voyant comme un emblème du désir humain.

Je pense à ce qu'a dit un philosophe de la caresse, cette modalité du toucher humain qui creuse le désir. J'y pense pour « penser contre » (et non par tic et dialectique, mais par vérité vraie) que la douceur de cette main d'infirmière ne caressait pas, ne creusait rien, mais

tentait de combler un désir ; main dérisoire (comme un bout de chair pitoyable offert à une chair plus pitoyable encore) pour un désir immense. Et, pourtant, main infiniment bienfaisante, main qui me sauvait de l'absurdité des lois de la nature (puisque, soudain, des cellules programmées pour se suicider pouvaient avoir décidé, de leur propre chef, de proliférer à l'infini, dans mon corps), de l'atroce cupidité des hommes pour qui la maladie permet d'équilibrer un budget ou d'augmenter un compte en banque, de l'intolérable indifférence, agacement ou même agressivité des hommes en blanc qui traitent la douleur de leurs semblables (mais c'est comme s'ils avaient complètement oublié leur communauté de sang et de destin), comme leurs dossiers : avec des formules, des chiffres, des courbes et des mots barbares. Cette main était pareille au violon du petit juif de Gary dans *Éducation européenne* : elle réhabilitait le monde, le remettait en ordre, dans l'ordre de la charité. Elle était dans la nuit une main maternelle (et toutes les mains dans la nuit sont des mains de mères, comme l'a bien vu Rembrandt). Elle était ce maillon de la chaîne humaine qui libère de l'épouvante d'une nuit totale, d'une solitude absolue.

La main avait aussi une voix. Je m'en souviens, à présent. Avant que la parole autoritaire du savant-technicien ne résonne pour intimer et expliquer, elle avait tenté de rassurer. Je n'étais pas encore couchée et mon corps livré (cadavre vivant en attente d'être un cadavre mort, pensais-je) à toutes les violences et à l'insoupçonnable douceur ; elle ne pouvait donc me toucher que par les mots. Elle m'a alors posé cette question qu'une femme pose à une autre femme lorsque précisément sa féminité est blessée, cette question qui justifie (oui, ra-

chète) toutes les souffrances du corps et de l'âme parce qu'on la suppose positive et parce que sa positivité fait que son effet ne peut être que radical (bien plus, en tout cas, que celui du bistouri) : « Vous avez des enfants, n'est-ce pas ? » Et même si elle a paru très confuse de m'entendre répondre par la négative (j'ai le vague souvenir qu'elle a essayé de se rattraper en évoquant la personne qui m'accompagnait), j'ai reçu sa question comme un présent. Je n'avais pas d'enfants, mais j'avais cette voix qui tentait de se frayer un chemin jusqu'à ma nuit, de détourner mon attention de ma nuit pour que je devienne ouïe et non plus regard aveugle et angoisse sans nom. J'avais cette voix de femme, celle d'une inconnue qui me jetait ses petits cailloux blancs pour que je ne me perde pas définitivement. J'avais cette voix humaine qui m'obligeait à répondre comme un être humain répond, avec des mots, et à cesser de hurler intérieurement comme une bête. J'avais cette voix que j'entendais pour la première fois, qui me posait une question, considérée comme indiscreète dans le monde des biens portants et qui, même dans le monde des malades était une mauvaise question (elle tombait, en effet, très mal si l'on considérait toutes mes tentatives infructueuses pour être mère !), mais elle avait visé très juste. Au cœur de mon cœur, là où se réfugie le dernier espoir humain, celui de rencontrer un autre cœur. Elle posait la question la plus simple, à moi qui m'étais exercée à répondre aux questions les plus difficiles, à moi qui cherchait en vain dans toute ma science une seule pensée pour calmer mon cœur. Et, en dépit de mon incapacité à donner la réponse satisfaisante, elle ne m'en avait pas voulu de lui rendre la tâche plus difficile, de la forcer à trouver une autre « ouverture ». Elle

n'était pas comme les mauvais maîtres qui cherchent à « coincer » leurs élèves ou comme les spécialistes qui mesurent toute leur supériorité au caractère biscornu de leur question. Elle était une femme face à une autre femme. Elle croyait encore qu'elle était une soignante et non l'auxiliaire robotisée d'un super robot. Elle me posait une question à laquelle je pouvais ne pas répondre. Elle posait sa question comme on jette une bouée à la mer avant de se jeter soi-même. Sa voix soyeuse annonçait, sans que je le sache encore, la douceur de la main. Elle était comme son premier toucher. Et, bizarrement, toute cette douceur au lieu de me ramollir en m'apitoyant sur moi-même, sur ma stérilité, sur l'inutilité de mes organes, sur la trahison de mon corps, m'aidait à me redresser, à me ressaisir, à répondre à tant d'humanité par une égale humanité. Sans doute, je n'avais pas pour me consoler et comme relique pour la traversée de la nuit, les visages lumineux d'enfants qui seraient miens, mais j'avais dans mes oreilles le son de ces premiers mots prononcés dans la chambre de torture.

Il nous est demandé de croire que les doux auront la terre en héritage. Et si c'est là une promesse, c'est donc que tel n'est pas le cas. La vérité est que la douceur a déserté la terre, qu'elle se réfugie, pour moi, dans le souvenir d'une main. Heureusement, qu'on nous a aussi habitués à vivre de peu, de très peu, de presque rien...

Voici ma lettre à une inconnue. Il y aura eu au moins une lettre importante que j'aurais écrite ! Le ciel garde-t-il souvenir de toute cette correspondance secrète ?

À quoi peut-on reconnaître le surnaturel ? Au naturel. Au fait que tout devient soudain naturel. Ce qui vous coûtait